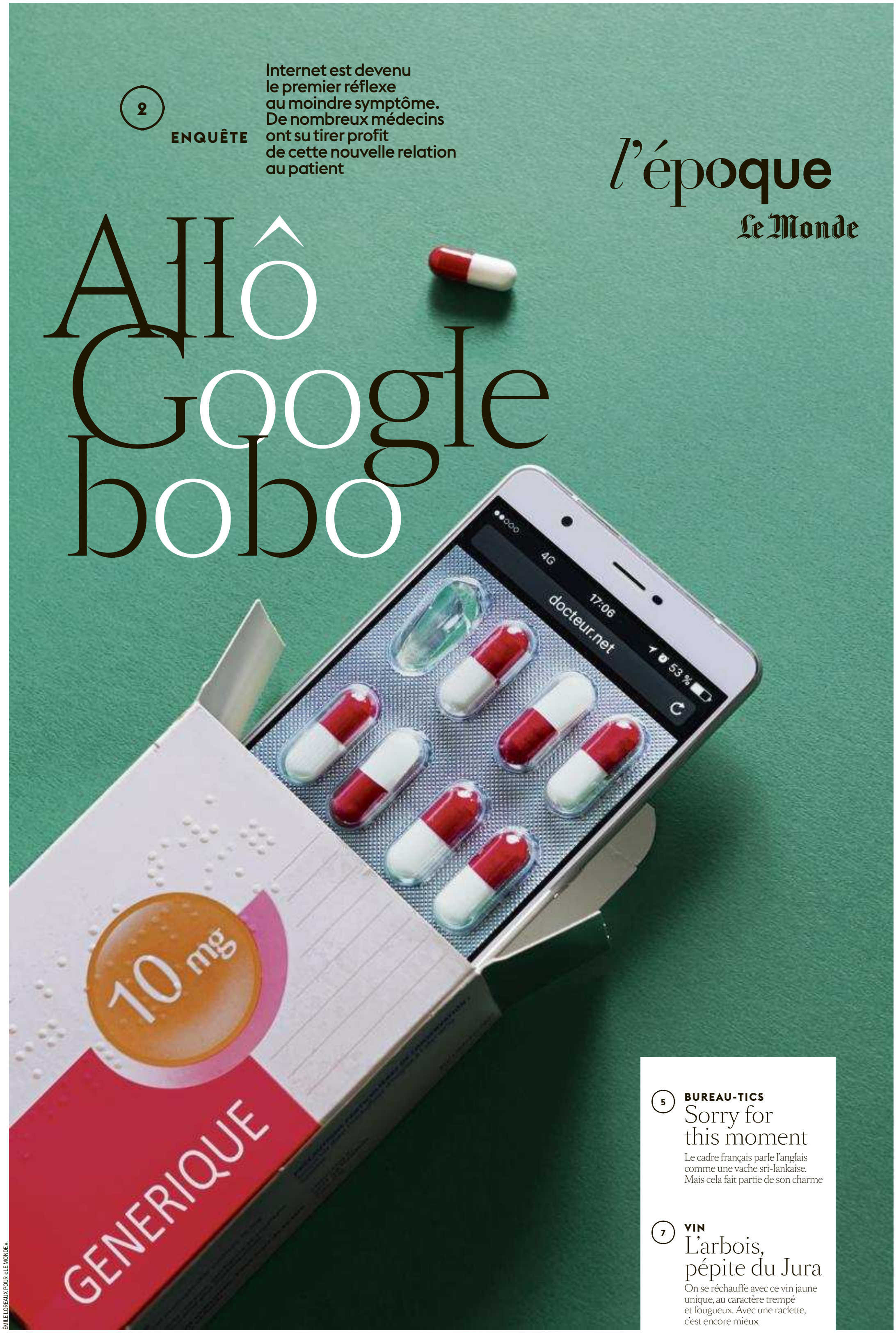
l'époque
Le Monde

2 **ENQUÊTE**

Internet est devenu le premier réflexe au moindre symptôme. De nombreux médecins ont su tirer profit de cette nouvelle relation au patient

Allô Google bobo



ÉMILE LOREAUX POUR « LE MONDE ».

5 **BUREAU-TICS**

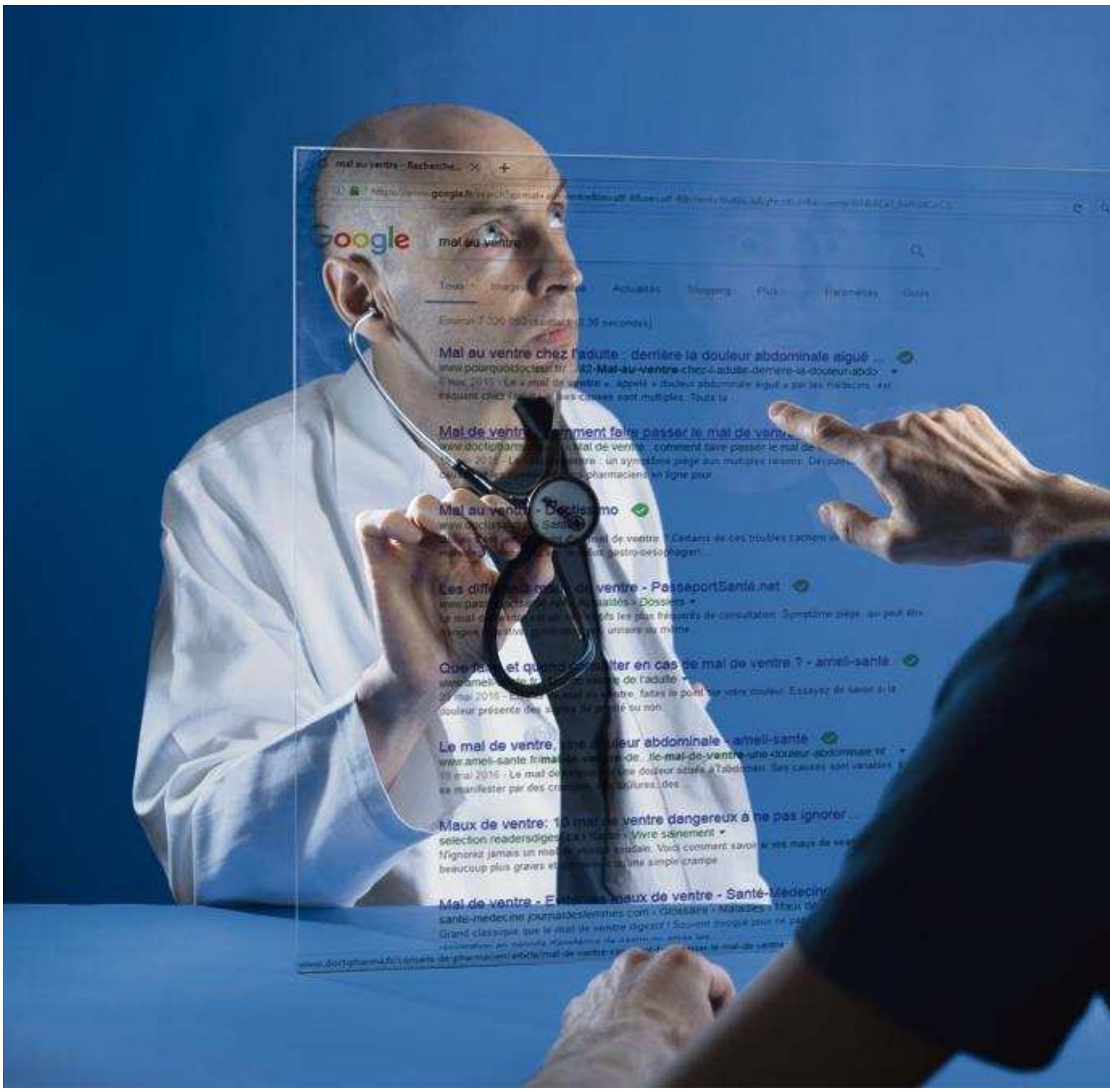
Sorry for this moment

Le cadre français parle l'anglais comme une vache sri-lankaise. Mais cela fait partie de son charme

7 **VIN**

L'arbois, pépite du Jura

On se réchauffe avec ce vin jaune unique, au caractère trempé et fougueux. Avec une raclette, c'est encore mieux



ENQUÊTE

Quoi de neuf Doctissimo ?

Forums, blogs et sites spécialisés ont mis fin à l'exclusivité de l'expertise santé. Une évolution qui oblige les médecins à faire du numérique leur allié

ÉMILE LOREAUX POUR « LE MONDE »

On a testé Baidu doctor, l'assistant virtuel chinois

Depuis quelque temps, j'ai mal au cou. Surtout après de longues heures devant mon ordinateur, ou avec un sac à dos. Si je tourne un peu trop la tête vers la droite, crac, une petite douleur aiguë pointe.

Le problème, c'est que j'habite en Chine et qu'ici, les généralistes n'existent pas. Pour le moindre bobo: un rhume, une grippe ou un torticolis, les Chinois vont à l'hôpital. Evidemment, les établissements sont bondés. Il faut faire la queue à deux guichets successifs pour s'inscrire, obtenir une carte quand on visite l'hôpital pour la première fois, avant d'être envoyé au bon service, et refaire la queue. Quand c'est à vous, un médecin vous prend dans un bureau de huit mètres carrés, qu'il partage avec un collègue, et dont la porte reste ouverte. La consultation dure cinq minutes. On repart avec une prescription longue comme le bras, parce que les hôpitaux font leur marge sur la vente des médicaments.

Heureusement, les applications mobiles sont arrivées à la rescousse. En tête, Baidu Doctor. Plutôt que d'aller allonger les files des cliniques, je tape donc «*mal au cou*» dans l'appli. Baidu m'informe que 5334 patients ont fait la même recherche, et me propose soit de prendre rendez-vous avec des spécialistes, notés par les patients (pour les premiers du classement, il faut attendre un bon mois), soit de démarrer l'«analyse intelligente», nouveau service lancé en octobre 2016. Je tente.

Une fois renseignés mon sexe et mon âge, Baidu me demande si la douleur est intense ou non. Ça va. Si elle dure depuis moins de 7 jours, entre 7 et 30 jours, ou plus. Plus. La douleur est-elle plus intense au réveil, ou en fonction des changements météo?

Au fur et à mesure, le logiciel affine ses questions en fonction des réponses précédentes. On passe à mon histoire médicale: ai-je déjà eu des problèmes aux cervicales, une opération chirurgicale dans cette zone, subi une lésion traumatique, comment sont mes dernières analyses de sang... La série suivante commence à ressembler au jeu Qui est-ce? La douleur est-elle apparue: en jouant au tennis? pendant mon sommeil? après un faux mouvement? fais-je trop de sport? suis-je peintre en bâtiment? mon métier implique-t-il de rester assis?

Terminé. Résultats: 97 utilisateurs ayant déclaré mes symptômes ont été informés qu'ils souffraient d'une spondylose cervicale, cinq d'une blessure des «parties molles du cou» et deux ont une inflammation des muscles et ligaments du cou. Baidu me propose de lire les conversations entre ces patients anonymisés et de vrais médecins. Ou de poser moi-même mes questions à un médecin, gratuitement la première fois (il m'en coûtera 9 yuans la prochaine fois, soit 1,20 euro). En cliquant sur cette option, j'entre dans une fenêtre de chat avec un médecin. D'où l'utilité du questionnaire: Baidu résume mes réponses en un paragraphe pour le médecin, qui gagne donc cinq bonnes minutes. Je peux aussi prendre un rendez-vous physique avec l'un des spécialistes classés par les patients, qui recevra mon questionnaire par l'intermédiaire de l'application. Que demande le peuple?

Simon Leplâtre
(Shanghaï, correspondance)

ENTRE CONFRÈRES

#DocTocToc

Sur Twitter, avec ce mot-clé, les médecins s'interrogent les uns les autres sur des cas complexes. Voilà les symptômes, les résultats d'analyse, ai-je le bon diagnostic? Entraide précieuse, notamment pour les médecins isolés

Par Pascale Krémer

Vous êtes allé sur Internet? Sur quel site? Quel forum? Qu'en avez-vous retenu?» Ces questions, le docteur Didier Mennecier les pose à chacun de ses patients, à peine assis face à lui. Le médecin, le malade et Internet. La consultation se joue désormais à trois, a compris l'hépato-gastro-entérologue. Docteur Google est aussi dans le bureau.

Depuis dix ans, ce médecin qui officie près de Paris, à l'hôpital militaire Bégin, a fait du numérique un allié. *«Quand j'embraye ma consultation, je sais à quel niveau nous en sommes. Si c'est une hépatite virale B, qu'ils ont compris la différence entre virus mutant et virus sauvage, je ne réexplique pas, je donne des infos sur les nouveaux traitements, et je rentre dans l'intime. Votre maladie vous gêne?»*

Ce que les patients n'osent pas lui confier spontanément – leurs éventuelles difficultés sexuelles, compagne ou employeur encore tenus dans l'ignorance –, le médecin en a pris connaissance sur les forums qu'il fréquente assidûment. Comme «Vivre avec le Crohn», groupe Facebook aux 4500 inscrits qu'il modère gracieusement. Il y observe le vécu de cette maladie inflammatoire de l'intestin, le rapport aux traitements, bref, *«la vraie vie des patients»*.

Sa consultation s'en inspire. Comme le contenu de son site Hepatoweb, où 7000 personnes viennent chaque jour piocher des infos, regarder, avant examen, des vidéos de coloscopies, d'IRM du foie, ou s'enquérir de sites, forums, applications mobiles de santé dignes de confiance – le docteur en a lui-même développé trois. *«Je suis un extraterrestre»*, conçoit-il. En décalage avec les confrères qui, sitôt la blouse revêtue, oublient les outils numériques utilisés dans leur vie privée.

Le premier réflexe des malades? Pas le thermomètre. Google! Le Web est envahi de «contenus santé». Mais, devant leur médecin, ils noient maladroitement le poisson. *«J'ai entendu dire que...»*, *«Quelqu'un dans ma famille m'a parlé de cet examen...»* Trop peur d'une réaction pincée, voire franchement agacée. *«La majorité des médecins pratique comme si Internet n'existait pas. Même moi, quand je dis que je suis "consultante Internet santé", ils n'en tiennent pas compte dans la consultation!»*, s'amuse Denise Silber, fondatrice du congrès Doctors 2.0 & you.

En 2015, le Livre blanc du conseil national de l'ordre des médecins (CNOM) sur la santé connectée signalait un risque de fracture numérique entre patients et médecins. Pour ces derniers, Internet est encore souvent *«un perturbateur de la relation, quasiment une mise en cause de leurs compétences»*, regrette Jacques Lucas, vice-président de ce conseil.

Les réticences sont profondes. Il est question de temps perdu – la Sécurité sociale ne remboursant pas les minutes passées à confirmer ou infirmer ce qui a été lu sur le Net. D'absence de labellisation officielle des sites ou des applis, qu'il est donc délicat de recommander. D'implications légales (un mail auquel il ne serait pas répondu assez vite pourrait-il valoir des poursuites judiciaires?). De comportements par trop «consommateurs». D'âge, aussi: les médecins en France ont en moyenne 55 ans, Internet ne faisait pas partie de leur cursus.

Pas un jour sans que Floriane Dumont, jeune généraliste installée à Annecy (Haute-Savoie), s'entende dire: *«J'ai vu ça sur Internet, je pense que c'est telle maladie, je voudrais tel examen, tel traitement...»* Elle respire et se remémore les conclusions de sa thèse de médecine, soutenue en 2014: surfer n'érode en rien la confiance placée dans le généraliste.

Sauf chez le cybercondriaque, hantise contemporaine du médecin... Sa «boule dans la gorge» tapée sur un moteur de recherche devient tumeur, sa «tache rouge», peste bubonique. Et d'arriver, décomposé, avec les sorties imprimante de l'autodiagnostic et de l'automédication. *«Je leur dis: "Surtout n'allez pas voir!"*, témoigne le docteur Eric Henry, ex-président du Syndicat des médecins libéraux. *Cela peut les casser en morceaux. Il faut conserver un temps de confiance avec le corps médical.»* Plutôt que de découvrir seul sur le Web le taux de survie au cancer que l'on vient de vous annoncer.

Des illusions que le docteur Dominique Dupagne, généraliste à Paris, n'entretient plus. Ses patients taperont sur leur clavier. Alors, il scrute le Web médical pour savoir vers quoi les mèneront telle maladie ou tel médicament. *«Au moment de prescrire de la dompéridone, un antivomitif, je leur dis de ne pas tenir compte de ce qu'ils liront sur les arrêts cardiaques. J'ai peur qu'ils ne suivent pas leur traitement, sinon.»* En filigrane transparaissent d'autres craintes, moins avouables. L'évaluation d'abord, qui ruine une réputation. Désormais apparaît en haut à droite de la page Google au nom du médecin la possibilité de déposer un avis. Encore peu utilisée, mais la

>>>

>>> donne va changer. Un accord vient d'être passé avec le TripAdvisor des hôpitaux, Hospitalidée, pour que dès janvier les notes déposées par les patients sur ce site apparaissent dans le petit cadre, sous forme d'étoiles.

Surtout, c'est une perte de pouvoir qui se profile. La fin de l'exclusivité du savoir. Le patient connecté *« fait descendre les médecins de leur piédestal, et certains le vivent très mal. Ils sont persuadés qu'eux seuls savent se servir d'Internet, que le malade, sidéré, n'y trouvera que des mauvaises infos »*, s'agace Catherine Cerisey. Après avoir lutté contre un cancer du sein, elle a fondé la société de conseil en santé Patients & Web. Son cancérologue l'avait interrogée sur ce blog qu'elle tenait durant sa maladie et dont tout le monde parlait. Lui, avait-il dit, n'irait pas. Alors même que c'est elle qui lui a appris l'interaction négative entre l'hormonothérapie prescrite et l'antidépresseur qu'elle prenait déjà.

L'ex-malade, devenue experte, formatrice en « e-patients » à la fac de médecine, ne voit que des avantages aux informations médicales en ligne : niveau minimal de connaissances permettant l'échange, meilleur suivi d'un traitement compris, relation avec d'autres malades... Pour elle, il est désormais *« de la responsabilité du médecin de conseiller les bons sites à ses patients »*. Voilà aussi ce que prescrit le conseil de l'ordre. *« Bien maîtrisé, il contribue à l'alliance patients-médecins,* assure Jacques Lucas. *Je suis persuadé qu'Hippocrate, aujourd'hui, serait un twittos influent. »* Depuis deux ans, le cardiologue en retraite perçoit une évolution notable, grâce aux plates-formes de prise de rendez-vous en ligne.

A Cholet (Maine-et-Loire), en plein désert médical, un médecin de campagne quinquagénaire s'est ainsi mué en *« généraliste hyperconnecté »*. Le docteur Eric Couhet a commencé par réduire le temps administratif en informant sa patientèle sur la plate-forme de rendez-vous : « pensez à apporter ce document », etc. Il a adopté Twitter pour la veille informative. Puis a convaincu 350 de ses patients diabétiques, hypertendus ou insuffisants cardiaques de s'équiper d'objets connectés – tensiomètres, glucomètres, oxymètres... Avec eux, il a passé un contrat clair. *« S'autosurveiller et ne m'alerter que quand les voyants sont au rouge. »* Consigne respectée. *« Je ne suis pas harcelé. En consultation, tous les trois mois, ils me montrent leurs données recueillies sur la durée, elles sont précieuses, surtout en cas de changement de traitement. »* Une implication qui facilite l'observance de la thérapie. L'isolement a fait de ce généraliste un pionnier. Le changement, il faut l'accepter. *« Sinon, nous perdrons notre position d'expert. »*

Selon le baromètre Vidal-CNOM 2016, quelque 17 % des médecins recommandent applications mobiles et objets connectés, un chiffre qui a doublé en deux ans. En zone rurale, où vivent trop de personnes très âgées pour trop peu de médecins, ces pratiques pourraient bien se répandre plus vite que les ragots.

ÉMILE LOREAUX POUR « LE MONDE »

HYPOCONDRIAQUES S'ABSTENIR

Siri ! J'ai mal au ventre

Plus de 60 % des Français utilisent Internet pour rechercher des informations relatives, dans plus d'un cas sur deux, à une maladie ou à un état de santé spécifique, mais aussi en vue d'améliorer leur santé (nutrition, activité physique, régimes) ou d'obtenir un deuxième avis après consultation médicale.

Google. Les moteurs de recherche sont plébiscités, devant les blogs et les forums (Eurobaromètre de la Commission européenne, 2014). Comment soigner un rhume, une angine, une tendinite, un panaris, un orgelet, une sciatique, une gastro, une otite, un aphte ou encore une infection urinaire compose le Top 10 des questions les plus posées autour de la santé en France en 2016. La palme des requêtes revenant à l'Ile-de-France, la Lorraine et l'Alsace, selon Camilo Moreno Kuratomi, du News Lab de Google France.

Siri. A *« Dis Siri, j'ai mal au ventre »*, l'assistant personnel intelligent d'Apple répond : *« Une pomme par jour éloigne le médecin, surtout si on vise bien »*. Puis se ravise avec quinze résultats géolocalisés, dont les coordonnées du généraliste le plus proche. Votre « J'ai mal à la tête » vous amènera, lui, tout droit à Los Angeles et à onze établissements hospitaliers californiens.

Les forums. Allodocteurs, Aufeminin, Topsante, Journal des femmes... et surtout Doctissimo, la plus gigantesque de ces communautés de patients, avec 6,5 millions d'inscrits et 20 millions de visiteurs uniques par mois. *« Si l'on retire les moins de 15 ans, c'est chaque mois la moitié des Français »*, se félicite Fabien Sfez, le président de ce qui ne fut d'abord qu'un site d'informations – créé par deux médecins en 2000, racheté huit ans après par Lagardère. Les sous-catégories du forum les plus actives disent les maux de la société contemporaine. Cinq millions d'inscrits sur « Dépression, déprime, stress ». Deux millions sur « Surpoids, obésité », « Cancers », « Anorexie, boulimie » ou « Alcool, tabac, drogues ». Que vient-on chercher ? Conseils pratiques et soutien dans l'anonymat. Les malades trouvent réponse aux questions qu'ils ne posent pas aux médecins. Comment annoncer son cancer aux enfants ? Comment faire pour obtenir quand même un crédit ? Un seul docteur, entouré de quatre personnes et d'une cinquantaine d'animateurs bénévoles, est censé modérer le flot ininterrompu des messages. *« Mais 98 % de ce qui se dit est juste. Vu la quantité de gens présents, il y a une forte autorégulation »*, assure Fabien Sfez. Mais attention, sur ces forums, les formes les plus graves des maladies sont surreprésentées.

Le rendez-vous en ligne. Doctolib, Mondocteur, Keldoc, Rdvmedicaux... En quelques minutes, l'on se glisse dans l'agenda du docteur. Trois ans à peine d'existence, et ces plates-formes de rendez-vous en ligne ont déjà conquis un quart des Français, et une vingtaine de milliers d'abonnés médecins. Ces derniers misent une centaine d'euros mensuels, et récoltent le jackpot : diminution du nombre de « lapins » posés grâce aux mails et SMS de rappel, temps de secrétariat économisé et tranquillité pendant la consultation. En outre, un mini-site personnalisé permet de maîtriser son image numérique. Le patient, lui, accède à l'historique de ses consultations, à une liste d'attente pour tel spécialiste très demandé, à des documents fournis par son médecin, à un dossier sécurisé partageable avec d'autres médecins (en attendant le « Dossier médical personnel » promis par le gouvernement).

Le conseil en ligne. Les questionnaires algorithmiques de CitizenDoc se contentent de donner *« une première piste utile »* pour comprendre sa douleur et accessoirement diriger vers telle pharmacopée. D'autres, comme LeDocteur (gratuit), Feeli (1,99 euro la question, 30 euros les vingt-quatre), ou MesDocteurs proposent des conseils médicaux – pas de diagnostic ou de prescription – dispensés par des professionnels de santé, généralistes et spécialistes, sans outrepasser le cadre de la télémédecine réglementée par le décret du 19 octobre 2010. MesDocteurs se donne quarante-huit heures pour répondre, moyennant 3,90 euros la question, 5,90 euros pour un conseil immédiat. *« Un examen clinique est indispensable pour faire la part des choses entre une douleur thoracique et une douleur abdominale,* insiste le docteur Aviel Benkimoun, qui s'est saisi dans l'heure d'une douleur aiguë à l'abdomen. *Si ça ne passe pas sous antalgique, consultez votre médecin traitant. »*

La télémédecine. *« On ne vient pas concurrencer le médecin de ville. La plupart du temps, on intervient en amont ou en aval d'une consultation,* convient le docteur Marion Lagneau, gastro-entérologue et codirectrice médicale, avec le docteur Thierry Manteau, de Médecin Direct, plate-forme Web et appli agrémentée depuis peu pour exercer la télémédecine. *Avec notre équipe de médecins mobilisables à tout instant, on rassure, oriente et conforte plus qu'on n'établit des ordonnances. »* Les sociétaires de trente mutuelles et assurances de complémentaire santé partenaires bénéficient de ce service gratuitement. *« Nous sommes dans une pénurie médicale, pas dans l'accès aux soins mais dans les délais d'accès aux soins »*, observe le docteur Lagneau. *« Le patient est moins gêné ou intimidé face à l'écran pour formuler sa question, même la plus délicate »*, explique le docteur Manteau, généraliste, qui décroche volontiers son téléphone pour prolonger un échange écrit. *« Cela ne remplacera évidemment pas mon kiné »*, admet Emmanuelle Lavet, 29 ans, inscrite depuis plus d'un an, *« sept petites questions »* à son actif. *« C'est gratuit, je n'ai pas à me déplacer, du moins pas avant qu'on ne me le conseille, et fini de psychoter sur Internet ! »*

P. Kr et Marlène Duretz

« Le cancer, c'est du costaud. Ce côté gnangnan des forums, je n'en voulais plus »

Valérie Harel, 54 ans

« Sans Internet, j'aurais été perdue. Depuis près de cinq ans, j'ai un cancer du sein métastasé. J'avais 49 ans quand je l'ai appris, je me sentais fatiguée et j'avais mal au ventre. Après les urgences et une visite chez l'hépatologue, on m'a annoncé, à l'hôpital Saint-Antoine, à Paris, que j'avais un *« cancer secondaire »* au foie, qu'il fallait trouver le primaire, que l'on me ferait une biopsie, que je verrais un oncologue...
Cela a été un grand choc pour moi qui menais une vie très saine. Je ne comprenais pas ce dont on me parlait. Les bien-portants ne disent pas « oncologue », par exemple, mais « cancérologue ». Avant de travailler à la direction artistique de Chanel, j'ai été documentaliste, j'ai l'habitude de faire des recherches. J'ai regardé sur Google. J'ai découvert le monde dans lequel j'étais parachutée et son vocabulaire.
J'ai commencé la chimiothérapie au Taxotère. Le médecin avait juste évoqué un *« traitement très agressif avec effets secondaires »*, ajouté *« Pensez perruque et bonbons à la menthe »* et conclu *« Allez sur Internet, il y a de très bonnes choses »*. Ils ont de plus en plus de patients, c'est à nous de nous renseigner. Toutes les questions, je les ai donc posées à Internet. C'est là que j'ai compris que le traitement provoque dysgueusie et agueusie, des troubles du goût. C'est encore là que j'ai reçu le bon conseil : choisir des bonbons sans sucre. Parce qu'avec la cortisone, sinon, vous grossissez.
Le week-end du 1er mai 2012, de terribles effets secondaires sont arrivés. Je ne pouvais rien avaler, je pelais, j'avais des éruptions cutanées, je me vidais sans même m'en rendre compte. Et tout le monde était en congé. J'ai commencé à regarder les forums de patients. Là, je n'étais plus seule avec mes symptômes, d'autres avaient les mêmes, parfois en pire. Mais c'était déprimant, cette solidarité d'alcooliques anonymes qui rentrent dans les infimes détails de leur pathologie. Les *« une telle nous a quittés »*, les récidives, les cas bénins qui se plaignent. Les *« j'ai trouvé un joli vernis noir à paillettes* (pour éviter que les ongles tombent), *je me suis fait du bien au moral »*. Ce côté gnangnan, moi, je n'en voulais pas. Cette maladie, c'est du lourd, du costaud, du dur. Puis j'ai trouvé le blog de Catherine Cerisey, « Après mon cancer du sein ». Elle, elle s'en fichait, des paillettes. Je l'ai bénie ! Elle était passée par là, elle comprenait les attentes, les douleurs, c'était clair, net, bien expliqué. J'ai aussi déniché des sites qui donnent des astuces, comme celui de la pharmacie Delepoulle. Quand votre peau est mangée par les diarrhées, et que les hôpitaux ne fournissent que du papier bas de gamme, penser à apporter lingettes bébé et Cicalfate... J'ai commencé à lire les comptes rendus des grands colloques de cancérologie, français et américains. De nouveaux produits qui arrivent sur le marché, c'est un peu d'espoir. Quand j'ai changé d'hormonothérapie, l'ordonnance était mal formulée et l'hôpital de jour ne répondait pas. C'est sur le site du fabricant suisse du produit que nous avons compris, l'infirmier et moi, qu'il fallait une piqûre dans chaque fesse le même jour. Depuis deux mois, ma maladie a reflambé. Dès que j'ai eu le bilan sanguin, j'ai cherché sur le Net de nouveaux traitements. En surfant sur le site de l'Institut Gustave-Roussy, j'ai repéré l'étude Paloma-3, avec le Palbociclib. Quand mon oncologue m'en a parlé, j'ai tout de suite dit oui, je savais que c'était adapté à mon profil. Mais avant la consultation, j'avais été sur le site américain du laboratoire Pfizer consulter les effets secondaires. J'ai pu demander tel et tel médicament pour contrer les futures nausées et diarrhées. Mon oncologue ne s'en agace pas, elle trouve au contraire que je suis une patiente impliquée dans sa maladie et ses soins. Un meilleur petit soldat. »

Propos recueillis par Pascale Krémer

BIENVENUE CHEZ LES TEENS

Il suffira d'un signe

Virginie Malingre

Jeanne avait 13 ans. Aucun signe extérieur des bouleversements à l'œuvre. Pas d'acné ni encore de soutien-gorge. Impossible de savoir qu'elle était déjà une ado, même si elle exprimait des désirs d'émancipation. Je caressais le doux rêve qu'elle passerait de l'âge tendre à celui de la responsabilité. Jusqu'à un échange, tout bête, qui a dégénéré en deux secondes.

« Maman, tu peux appeler Thomas *[son parrain]* pour lui demander si Salomé *[la fille de son parrain qui est aussi sa meilleure amie]* est chez lui, je n'arrive pas à la joindre !

– Chérie, c'est ton parrain, tu le connais très bien, appelle-le toute seule, tu es grande maintenant… »

(Hurlements et pleurs de ma fille. Exaspération de ma part, accompagnée de quelques cris.)

Erreur majeure ! L'adolescent n'est pas grand justement. Il peut en avoir les attributs extérieurs, vous expliquer qu'il a l'âge de sortir le samedi soir, de boire, de fumer, vous assurer qu'il sait ce qu'il fait, qu'il gère son désordre… Bref qu'il n'a plus besoin de vous. *« A 18 ans, je partirai »*, répétait ma fille. Surtout, ne pas se fier aux apparences, votre ado a encore besoin d'un lien avec son enfance. Et c'est là que vous intervenez, que vous maîtrisez la situation parce qu'à votre âge vous savez faire la part des choses, et que vous appelez le parrain en question. Tout ce que je n'ai malheureusement pas fait…

BUREAU-TICS

Not very bilingue

Nicolas Santolaria

C'est un des secrets les mieux gardés de l'open space, presque aussi jalousement qu'un coin à champignons dans les sous-bois du Périgord. Un secret – il faut bien l'avouer – un peu honteux en ces temps de mondialisation galopante et qui pourrait se résumer ainsi : le cadre français, ce coq conquérant, parle aussi bien anglais qu'une vache sri-lankaise.

Pudiquement, lorsque l'imminence d'une visioconférence avec les Etats-Unis menace de le démasquer, il finit souvent par avouer qu'il n'est *« pas tout à fait* fluent ». Par cet euphémisme, il veut dire simplement que lorsqu'il va ouvrir la bouche tout à l'heure pour tenter de dire quelque chose à son homologue californien, vous aurez l'impression d'assister au sketch de Louis de Funès massacrant la langue de Shakespeare dans la peau du commissaire Juve : *« I bègue your pardon my Lord but in my opinion, I'm choure, mais alors I'm tout à fait choure que c'est un coup de Fantômas. »* On se souvient également de cette brève envolée météorologique lancée sur le perron de l'Elysée par Nicolas Sarkozy à Hillary Clinton, lors d'une visite en France de l'ex secrétaire d'Etat américaine, en janvier 2010 : *« Sorry for the time. »*

Cette incapacité congénitale à parler anglais (seulement 20 % des cadres y parviennent couramment) est une des marques de fabrique de notre « French touch » (à prononcer en roulant le « r », comme un Gascon commandant un armagnac). Dans ce contexte difficile, plutôt que de rejoindre la confrérie des types imbuvables qui ont fait leurs études sur un campus américain et étalent leur « fluentitude » dès qu'une occasion se présente, autant prendre carrément le parti de la catastrophe. Car, en réalité, le monde adore nous voir interpréter cette caricature de nous-mêmes qui nous sert de passeport à l'international. Pour le reste *of the world*, le Français est ce rustre énigmatique qui, on ne sait trop comment, arrive à faire voler des avions supersoniques, à produire de la philosophie de haut vol et des parfums raffinés, le tout dans un climat semi-insurrectionnel et sans absolument rien comprendre aux paroles des Rolling Stones. Bref, une véritable énigme anthropologique.

Pour le reste of the world, le Français est ce rustre énigmatique qui arrive à faire voler des avions supersoniques sans rien capter aux paroles des Rolling Stones

Lorsque viendra votre tour de montrer que vous ne savez pas parler anglais, il est important de jouer immédiatement cartes sur table : *« Excuse me, my english is not very good because my taylor was not rich and I never go to Monument Valley. »* Pour le bon déroulement de la procédure, il est important de glisser au moins une faute de syntaxe monumentale dans cette phrase que vous prononcerez avec des accents de boucher de La Villette, si vous voulez qu'elle suscite une sympathie immédiate. Là, intérieurement mort de rire, votre interlocuteur devrait logiquement vous répondre : *« Better than my french. »* Cette méthode est un excellent *ice breaker* (brise-glace, comme on dit ici).

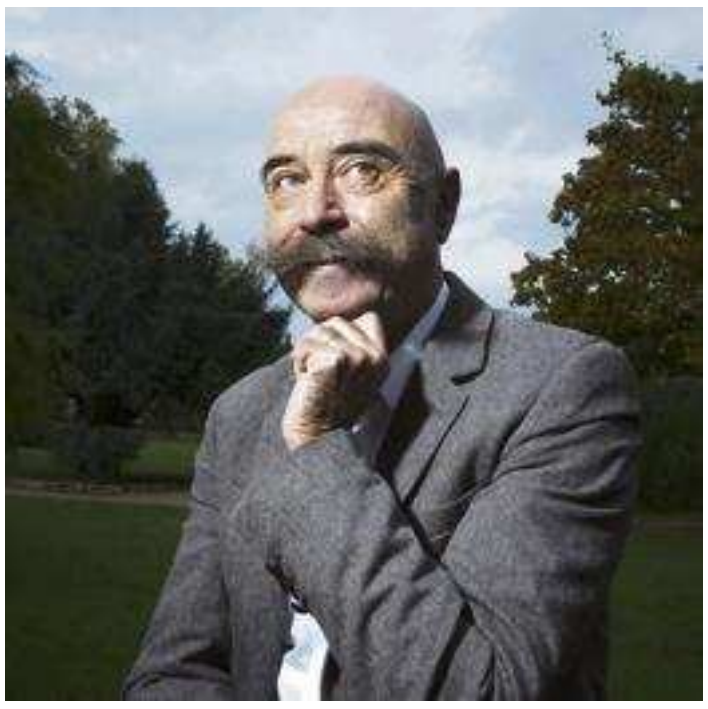
Tant et si bien que lorsque les nouvelles générations auront amélioré leur *level* idiomatique à coups de voyages internationaux, de séries visionnées en VO et de conférences TED, il deviendra nécessaire de les former pour qu'elles continuent à écorcher la langue de Donald Trump et conservent ainsi, tel un voile de mystère, cet incomparable « je ne sais quoi »…

INTERVIEW

Jean-Claude Kaufmann : « La nudité n'est plus ce qu'elle était »

Portrait chinois du sociologue, spécialiste du couple

Propos recueillis par Marlène Duretz



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Depuis plus de trente ans, le sociologue examine à la loupe le couple, des premiers émois aux fourneaux de la cuisine, de la quête du prince charmant à la *« tendre guerre »* du lit conjugal. Pour *Saint Valentin mon amour !*, son ouvrage à paraître le 11 janvier (Les liens qui libèrent, 220 p., 18 €), le directeur de recherche au CNRS, spécialiste de l'intime, a dû affronter l'animosité des réfractaires pour qui la fête des amoureux n'est que frivolité lassante et conformisme consumériste. Jean-Claude Kaufmann retrace son histoire *« agitée, subversive, ponctuée de surprises et de retournements »* à travers les âges et les continents.

Quelle époque auriez-vous aimé connaître ?
Le début du XIXe siècle, pour le romantisme, malgré ses dérives un peu noires à l'époque.

Une image de notre époque ?
Une image d'écran, pour enfin capturer l'image qui nous capture (mais je ne suis pas sûr d'y arriver).

Un son ?
Un rire enregistré, dans une série américaine humoristique. Surtout quand on entend que les rieurs, fatigués, ont perdu leur motivation – ils ne sont peut-être pas très bien payés – et rient faux.

Un personnage ?
Donald Trump, un clown dangereux, mais furieusement symbolique de la sombre époque qui s'annonce. Car il y a plein d'autres Trump, suivis de foules hurlantes, qui s'apprêtent à prendre le pouvoir en Europe.

Un livre ?
Le Traité sur la tolérance, de Voltaire, publié en 1763 mais toujours si actuel, parce que notre monde que l'on croyait tourné vers la paix, l'insignifiance et le divertissement, est en train d'enfanter un monstre de violences déjà présentes et encore plus à venir.

Un slogan ?
« Il est interdit d'interdire ». Même un burkini sur une plage. Bien qu'en 1968, à l'époque du slogan, c'étaient plutôt les seins nus qu'il était interdit d'interdire, les gendarmes de Saint-Tropez s'en souviennent. La nudité n'est plus ce qu'elle était.

Un bienfait de notre époque ?
La fluidité de la vie. Qui offre tant d'espaces de réalisation à nos rêves, de créativité, de petites folies passagères, sans jamais risquer ou presque d'être pris au piège. Dans le grand supermarché de l'existence, il suffit désormais d'un clic pour partir au bout du monde, trouver un mari ou une femme, acheter une boîte de camembert.

Le mal de l'époque ?
La fluidité de la vie. Qui détruit les repères, rend les engagements douloureux et fait douter de soi. Dans le grand supermarché de l'existence, tout se démultiplie et tout se vaut, faisant perdre leur valeur aux choses.

C'était mieux avant, quand…
… Nous pensions marcher vers un avenir commun rempli de promesses. Il n'y avait pas de promesses, pas d'avenir commun, mais l'important était d'y croire et de marcher ensemble. Qui sait si un jour, à force de marcher ainsi, les promesses ne finiront pas par se réaliser ?

Ce sera mieux demain, quand…
… Nous marcherons à nouveau vers un avenir commun, rempli de promesses. Qu'importe qu'il s'agisse d'une illusion, nous avons besoin d'utopies merveilleuses. Et de la plus belle de toutes, l'amour, l'amour de l'autre, l'amour de l'humanité. Ce n'est pas un discours démagogique, je le crois vraiment, nous ne devons jamais rater la moindre occasion de fêter l'amour !

« DANS LE GRAND SUPERMARCHÉ DE L'EXISTENCE, TOUT SE VAUT, TOUT SE DÉMULTIPLIE »

Le port de Reine, dans le sud des îles Lofoten (Norvège), est le point d'accès au maelström.
JÉRÔME GALLAND

VOYAGE

Vous aimez Edgar Poe, vous adorerez les Lofoten

Olivier Joly

Je vis une vaste étendue de mer, dont la couleur d'encre me rappela le tableau du géographe Nubien et sa Mer des ténèbres. C'était un panorama plus effroyablement désolé qu'il n'est donné de le concevoir», écrit Edgar Allan Poe dans sa nouvelle *Une descente dans le maelström* (1841).

L'écrivain y met en scène le maelström, ce terrible courant au large des îles Lofoten où Jules Verne fait aussi disparaître le *Nautilus* du capitaine Nemo dans *20 000 lieues sous les mers*. Naufrageur de voiliers par dizaines, ce vortex hantait les cauchemars des marins d'antan. Mais de nos jours, l'archipel de la mer de Norvège, situé au-dessus du cercle polaire, est d'abord connu pour la grandeur de ses paysages.

Avec leur cortège de sommets aigus et de falaises obscures, de canaux et de fjords déchiquetés, les Lofoten prennent un air lugubre dans la tempête. Mais dans la blancheur de l'hiver ou sous le soleil de minuit, elles dévoilent un tout autre visage. Les plages deviennent d'une blancheur quasi tropicale. Face aux eaux turquoise, les cabanes de pêcheurs sur pilotis (*rorbuer*) brillent d'une teinte carmin datant de l'époque où la peinture était mélangée au sang de poisson. Transformés en cottages touristiques, les *rorbuer* font partie du paysage et restent imprégnés de l'esprit des pêcheurs. Depuis le Xe siècle, ceux-ci sortent de leurs filets une variété de morue (*skrei*) réputée la meilleure au monde. Au printemps, ils l'étendent sur de hauts portiques de bois pour la transformer en *stockfisch*, sa version séchée, qui se hume de loin. Cuisiné frais, le *skrei* est un plat d'une finesse extrême. Les œufs, le foie et la langue sont très recherchés. Mais la meilleure partie est la joue.

AURORES BORÉALES OU SOLEIL DE MINUIT ?

Il n'y a pas de saison pour se rendre aux Lofoten. Durant l'hiver, les jours sont courts mais les paysages gardent leur caractère grandiose sous la neige. C'est l'occasion d'observer les aurores boréales, sachant que l'archipel est situé à la latitude idéale. Mais aussi de participer à des «safaris» marins, à la rencontre de baleines et d'orques.
Le printemps et l'été permettent de pratiquer un grand nombre d'activités. Sur les superbes chemins de randonnée qui sillonnent l'archipel, on a parfois la chance de croiser phoques, loutres et visons sauvages. La courte (mais raide) ascension du Reinebringen (448 m), en surplomb du village de Reine, permet de jouir de l'un des plus beaux points de vue au monde. Il est aussi possible de s'essayer au kayak de mer ou même au surf, puisque le Gulf Stream protège l'archipel des glaces et du froid extrême.
Mais en été, le must reste l'observation du soleil de minuit entre le 27 mai et le 17 juillet. Pour cela, opter pour un point de vue bien dégagé à l'ouest, comme sur la petite île de Gimsoya.

VOL PARIS-BODO Le plus rapide, via Oslo. De là, vol de 20 minutes pour Svolvær ou traversée en ferry. L'autre possibilité est de prendre un vol pour Narvik, à partir d'Oslo, puis de rejoindre Svolvær par la route, superbe. A partir de 300 € environ.
www.flysas.com

GRAND NORD GRAND LARGE propose une douzaine de voyages dans les îles Lofoten, en circuits accompagnés ou voyages individuels. A partir de 1660 € les huit jours, hors vols.
www.gngl.com

ELIASSEN RORBUER
A Hamnoy, face à l'un des plus beaux panoramas de l'archipel. A partir de 130 €, pour deux personnes.
www.rorbuer.no/en

NYVAGAR RORBUHOTELL Proche de Svolvær, au calme, de belles chambres donnant sur un ponton. A partir de 200 €, jusqu'à cinq personnes.

NUSFJORD D'anciennes cabanes de pêcheurs dans un village classé au Patrimoine mondial de l'Unesco. A partir de 143 €, pour quatre.

ANKER BRYGGE Une taverne pittoresque à la cuisine délicieuse. A Svolvær.
www.anker-brygge.no

MAT & VINBU Spécialité de joues de morue, à Hamnoy.

BALADE EN ZODIAC sur le maelström (depuis Reine, du 1er mai au 30 septembre). Autour de 60 € par personne.
www.lofoten-info.no

WWW.VISITNORWAY.COM-
Office de tourisme. Une foule d'adresses et de bons plans.

Malgré les sonars et les GPS, les navigateurs d'aujourd'hui ne sous-estiment pas le maelström. Naviguer dans son champ d'attraction requiert un vrai savoir-faire. *«Les courants contraires couplés à de fortes marées, le fond qui remonte à l'abord des côtes, cela fait que la mer perd tout sens logique»*, explique le vieux Brad Borresen, qui a connu la pêche à la voile et à la rame. Le skipper Frode Andersen, qui fait caboter les touristes, a failli se laisser happer : *«J'en suis sorti en poussant mon moteur d'appoint, mais après une belle frayeur.»*

Dans chaque coopérative de pêche est suspendue une morue royale. Gage de prospérité, cette espèce rare est aussi supposée annoncer les tempêtes au bout de sa ficelle – ce serait en réalité l'humidité qui la ferait tourner. C'est que la légende du *Draugen* a franchi les époques : ce fantôme de pêcheur surgirait en pleine tempête sur son esquif brisé, précédé par un orgue funèbre, avant de plonger les navires par le fond. Son effroyable effigie est exposée au musée de la pêche de la ville de Å. *«Le jour de l'arrivée du Draugen au musée, le toit a été arraché par une tornade»*, se souvient Ottar Schiutz, le conservateur.

Si les verres à bière sont estampillés d'un drakkar, il n'est plus nécessaire de naviguer à la découverte de l'archipel. Les quatre îles principales (Austvagoy, Vestvagoy, Flakstad et Moskenes) sont reliées par des tunnels et des ponts. Plus on descend vers le sud, plus le relief devient escarpé, la nature grandiose, les villages charmants. Trois heures de route suffisent pour rejoindre le plus spectaculaire de tous, Reine, port d'accès au maelström. Mais une semaine n'est pas de trop pour découvrir Henningsvaer, Nusfjord… et toute cette nature préservée.

En hommage à Edgar Poe, il faut monter sur un Zodiac pour défier celui que les insulaires nomment *Moskenstraumen*. Fesses sensibles, s'abstenir : le passage des vagues se fait sentir. Mais la navigation vaut la peine. A Revsvika, des peintures rupestres de 3 000 ans d'âge et les vestiges de villages de pêcheurs gardent un parfum d'hier. Le long de la grève, des bois flottés, jouets du courant, sont courbés comme des centenaires. S'ils pouvaient parler, ils partageraient des récits extraordinaires.

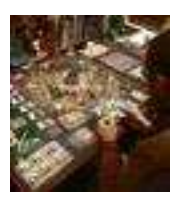
OÙ ALLER APRÈS LA TRAVERSÉE DE PARIS EN ANCIENNES

Il n'y a pas que le zoo à Vincennes

Vicky Chahine

Le 8 janvier, pour sa 17e édition, La Traversée de Paris en anciennes (700 véhicules, des motos jusqu'aux tracteurs) met les années 1970 à l'honneur avec des modèles comme la Ford Gran Torino, la Honda CB 750 Four et même une Rolls-Royce de 1974. Suivi par des bus d'époque, le parcours de 28 km débute et se termine à Vincennes, où les voitures seront exposées une partie de l'après-midi. L'occasion de découvrir cette ville réputée pour son zoo et son château.
Vincennesenanciennes.com
Traversée en bus : 10 €

Espace Sorano
Cet espace culturel affiche une programmation éclectique qui mêle expositions, conférences, ateliers ou encore cinéma. A venir : le Festival international du voyage à vélo (14 et 15 janvier) et la projection du film franco-chinois pour enfants *Le Cerf-Volant du bout du monde* (28 janvier).
16, rue Charles-Pathé, 94300 Vincennes.
Espacesorano.com



Au bois rieur
Une boutique pour joueurs invétérés. On y trouve quelque cinq cents références de jeux de société, de cartes et de plateaux en tout genre à choisir selon que l'on est adepte des Vikings, de Sherlock Holmes ou encore des pirates. Au bois rieur organise également tous les vendredis soir la Ludinight pour jouer jusqu'au bout de la nuit (à partir de 21 heures, 5 €).
5, rue Lejemptel

Millepages
Ouverte en 1980 par Francis Geffard, cette librairie est connue des lecteurs vincennois pour ses rayonnages bien fournis et son équipe de passionnés. Elle organise des rencontres et lectures avec des écrivains, dont Geneviève Brisac le 17 janvier. Quelques numéros plus loin, un espace est consacré à la littérature jeunesse et à la bande dessinée.
91, rue de Fontenay

La Table des Troys
Installé juste en face du château, ce restaurant est l'une des meilleures brasseries de la ville. Une cuisine familiale française servie dans un cadre raffiné. Au menu, fruits de mer et choucroute garnie en hiver, viandes rôties sur place et, pour finir, profiteroles maison. Bonne sieste.
2 *bis*, avenue de Paris

FLORENT TANET POUR « LE MONDE »

VIN

L'arbois, plus on en boit...

Il n'existe nulle part ailleurs que dans le Jura, ce vin jaune. Une concoction magique dont les parfums de noix, comté, safran et sirop d'érable réchauffent comme un bain de soleil

Ophélie Neiman

Certains vins donnent envie de chanter. Le vin d'Arbois (Jura) est de ceux-là. Parce que Jacques Brel, à son *Dernier Repas*, souhaitait qu'on y boive *« de ce vin si joli, qu'on buvait en Arbois »*. Parce que Hubert-Félix Thiéfaine, dans un tout autre registre, suggère, dans *La Cancoillotte,* que *« tout en dansant la gavotte, on se beurre la gueule à l'arbois »*. Pourtant, il n'incite pas à la débauche. Le dicton populaire franc-comtois est très clair sur ce point : *« L'arbois, plus on en boit, plus on va droit. »*

Il faut croire que ce vin a des vertus magiques. Car enfin, c'est aussi un peu grâce à lui que nous sommes en bonne santé. La ville d'Arbois a vu grandir Louis Pasteur (1822-1895). Il a toujours été très attaché à ses crus, notamment le vin jaune. Installé à la faculté des sciences de Lille, en 1855, il demande à son père de lui envoyer quelques bonnes bouteilles pour la rentrée et, huit années plus tard, étudie les maladies du vin en revenant à Arbois installer son laboratoire. Il propose de le chauffer pour en tuer les microbes perturbateurs et nomme cette méthode d'hygiène la pasteurisation. Nos boissons du quotidien lui doivent beaucoup, mais elle a fort heureusement été délaissée pour celle qui nous concerne.

Le vin d'Arbois reste, dans l'esprit collectif, le vin jaune. Quelle fée a pu se pencher sur son berceau pour engendrer pareille magie ? Le vin jaune n'existe nulle part ailleurs que dans le Jura. Imaginez plutôt : ce vin blanc passe les six premières années de son existence dans un tonneau qui, contrairement aux autres vins du monde entier, n'est pas rempli à ras bord (je ne compte pas le xérès, qui a auparavant reçu un ajout d'eau-de-vie). Tout autre tournerait en vinaigre. Mais pas celui-ci. Les levures s'organisent et, pour lui sauver la vie, créent un voile protecteur à sa surface. C'est la flor et elle ne peut pas être créée artificiellement ailleurs. Si vous aimez le vocabulaire œnologique, vous pouvez parler d'élevage sous voile, d'oxydation ménagée, et vanter le sotolon, composé aromatique né de la décomposition de l'alcool éthylique en éthanal et qu'on appelle plus prosaïquement le goût de jaune. C'est une odeur incroyable, magnifique, qui convoque dans son bouquet la noix fraîche, le comté, le curry, la cannelle, le safran, le sirop d'érable. Alors que le froid s'installe au-dehors, un verre de vin jaune est un verre de soleil.

Les adeptes de vin d'Arbois aiment certes sa personnalité trempée, son caractère original et fougueux. Mais ils n'oublient pas que cette appellation de 820 hectares, dans le nord du Jura, met son talent dans diverses couleurs. Le blanc sec, issu de chardonnay et de savagnin, a un processus de fabrication des plus classiques, et pourtant on y retrouve aussi un fin arôme de noix fraîche inimitable, de la puissance, de l'élégance qui rappellent délicatement son grand frère. Arbois est également une terre de vins rouges. Ils sont à base de pinot noir, de trousseau et de poulsard (ou ploussard, comme il vous siéra). Sa couleur est peut-être pâle mais ne vous y fiez pas : son goût est prononcé, plein d'épices, de café et de cerise. Autre trésor : le trop rare vin de paille. Ambré, cuivré parfois, toujours explosif et abondamment sucré, il remplace carrément le dessert.

Quant au reste du repas, les vins d'Arbois collent parfaitement à l'hiver. Car soyons sérieux, qui a envie de faire un régime en ces temps de frimas ? C'est le moment béni des saucisses, de la fondue comtoise, de la raclette. Chacun ses préférences mais pour moi, raclette et arbois blanc valent une déclaration d'amour. Il peut geler dehors, je suis réchauffée.

Sélection

Arbois Pupillin, Le Garde Corps, Trousseau
Ce n'est pas parce que le vigneron Philippe Bornard a été candidat dans « L'amour est dans le pré » que nous aimons ce domaine. Même si cela montre la singularité de l'homme. C'est parce que ce vin rouge juteux fait merveille avec les plats canailles. A carafer pour plus de plaisir. Environ 20 €.

Arbois, Fruitière vinicole d'Arbois, cuvée « Béthanie »
Chardonnay et savagnin réunis dans un vin puissant, typé, typique. Une très bonne mise en bouche à prix doux pour découvrir le goût jurassien. 9 €.

Arbois, domaine Jacques Puffeney, savagnin, 2014
Il est devenu l'un des plus grands noms de la région, avec des savagnins aussi savoureux qu'élégants, au vieillissement hors pair. Peut-être les meilleurs du Jura. Hélas, Jacques Puffeney prend sa retraite et ne sortira plus de cuvée après le millésime 2014. Dépêchons-nous tant qu'il en reste. Environ 20 €.

Arbois vin jaune, domaine André et Mireille Tissot-Stéphane Tissot, « La Vasée »
Stéphane Tissot a repris avec maestria le domaine familial, désormais en biodynamie. Cette cuvée de jaune est d'une folle complexité, mêlant fruits secs et notes salines. La beauté. Environ 60 € les 62 cl.

JARDIN

Le temps des cerisiers

Olivier de Vleeschouwer

Le monde des cerisiers du Japon est enchanteur. Là-bas, la période qui ouvre leur floraison (on l'appelle *« hanami »*) donne lieu à de grands rassemblements populaires dont l'origine remonte au VIIIe siècle. Offrandes déposées au pied des arbres en fleurs et rasades de saké étaient censées garantir d'abondantes récoltes de riz. Chez nous, les cerisiers du Japon restent malheureusement trop peu utilisés, alors qu'ils sont –faciles à vivre, se contentent d'une terre ordinaire, drainée, et d'une exposition ensoleillée. Dans quelques avenues de banlieue, des cultivars peu délicats explosent en feux d'artifice rose vif qui donnent une piètre idée de la richesse du genre.

Je me rappelle pour ma part avoir été conquis par la délicatesse des premières fleurs d'un *Prunus subhirtella* écloses sous le ciel laiteux d'un jardin de Belgique. C'était en janvier, et le prunus était une variété pleureuse, sans doute un *Prunus subhirtella* « Pendula Plena Rosea » (parfait pour les petits jardins avec sa forme torturée et son gabarit réduit). On le voit, certains cerisiers japonais ont une floraison très précoce, et si l'on s'y prend bien, avec deux ou trois arbres bien choisis, il sera possible de profiter de la fraîcheur de leurs gracieuses petites fleurs de septembre à mai.

RMN-GRAND PALAIS/MUSÉE GUIMET/HARRY BRÉJAT

SI ON EST DU GENRE À VOULOIR TOUTES LES OPTIONS, L'« AMBER BEAUTY » EST UN PUR JOYAU : ÉCORCE CUIVRÉE, FEUILLAGE JAUNE-ORANGE ET PETITES FLEURS EN GRAPPES RETOMBANTES BLANC CRÈME

Aux Jardins de Maizicourt, un bijou à visiter près d'Abbeville (Somme), on sera justement ébloui par une longue allée de *Prunus serrulata* « Shirofugen ». Cette pluie de pétales blancs qui forme un tapis neigeux sous les pas marque durablement la mémoire. Les fleurs peuvent être simples ou doubles et leur coloris est le plus souvent blanc, blanc rosé, rose ou rose soutenu. Pour les amateurs de floraison jaune, le *Prunus serrulata* « Ukon » explose avec délicatesse en une profusion de fleurs jaune pâle qui contrastent merveilleusement avec le feuillage teinté de bronze. Dans un grand pot, le prunus « Kojo-no-mai », avec sa taille réduite, convient bien, pourvu qu'on pense à lui prodiguer un peu d'engrais à chaque printemps.

Mais l'atout des prunus ne se limite pas aux fleurs ! Nombre d'entre eux se distinguent par une écorce remarquable (celle brun cuivré à reflets acajou du *Prunus serrula,* par exemple) ou un feuillage joliment teinté (*Prunus padus* « Colorata »). Et si on est du genre à vouloir toutes les options sur un même modèle, le choix du *Prunus maackii* « Amber Beauty » me semble adapté. Sa merveilleuse écorce cuivrée, son feuillage d'automne jaune-orange et ses petites fleurs en grappes retombantes blanc crème (avril/mai) en font un pur joyau. Un petit conseil : bien se renseigner sur la taille adulte du jeune arbre qu'on s'apprête à planter. En effet, les prunus n'aiment pas être taillés. A la moindre coupe, ils pleurent une gomme collante, et un arbre qui pleure, ce n'est pas gai.

70 ANS
1946 - 2016

70 ans d'évolution sociétale, d'innovations technologiques, d'avancées sociales, de progrès médical et toujours la même détermination : **« bâtir ensemble un avenir solidaire ».**

mgen

MUTUELLE
SANTÉ
PRÉVOYANCE

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

J'AI CHOISI MGEN

MARTIN FOURCADE, Champion du Monde et Champion Olympique de biathlon.

www.antigel.agency - 00746 - Photo © Hervé Thouroude. Document non contractuel.

mgen.fr

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du Code de la mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du Code de la mutualité.